

Christ a mis en BATAILLE contre les erreurs. (Boss.) « Pop., En parlant d'un chapeau à cornes, la corne de devant retournée en arrière : *Mettre son chapeau EN BATAILLE.* »

— Mar. *En bataille*, En parlant de la vergue de misaine, Dans le sens de l'axe du navire : *Mettre la vergue de misaine EN BATAILLE.*

— Féod. Duel judiciaire. « *Bataille royale*, Bataille à laquelle le roi prenait part. » *Loi de bataille*, Loi sur le duel judiciaire.

— Peint. Représentation d'une bataille ou d'un combat : *Les peintres de batailles*. Les *BATAILLES de Jules Romain*, de *Van der Meulen*, d'*Horace Vernet*. Les *BATAILLES d'Alexandre*, de *Lebrun*, sont considérées comme de véritables chefs-d'œuvre qui honorent l'école française. La guerre est un fleuve, et pour ma part je ne saurais l'aimer, quand elle n'aurait d'autres résultats funestes que d'avoir créé les peintres de BATAILLES. (Henry Pouquier.)

— Mus. Composition musicale dans laquelle on se propose de rendre le choc des armées et les divers bruits qui accompagnent une action générale : *Des arrangeurs imaginèrent de réduire, pour le piano, pour deux clarinettes et même pour deux flageolets, les BATAILLES de Prague, de Jemmapes, de Marengo, d'Austerlitz*, etc.

— Jeu de cartes qui n'est en usage qu'au sein des enfants : *Jouons à la BATAILLE*. Il s'agit de deux joueurs qui, ayant mis des cartes égales, vont décider le coup en fournissant de nouvelles cartes :

Encore à vous. — Toujours à moi !
— Non pas ! C'est vrai, roi contre roi !
Bataille, sire ! — Eh bien, bataille.
C. DELAVIGNE.

— Métall. Murs élevés qui entourent le gueulard d'un haut fourneau.

— Syn. *Bataille, action, combat*. V. ACTION.

— Epithètes. Cruelle, sanglante, meurtrière, affreuse, horrible, terrible, effroyable, furieuse, homicide, épouvantable, disputée, opiniâtre, longue, obstinée, balancée, douteuse, perdue, gagnée, dangereuse, périlleuse, nocturne, grande, célèbre, fameuse, glorieuse, inutile.

— Encycl. Et d'abord, qu'est-ce qu'une bataille ? Il semble, au premier coup d'œil, que la définition doive se dégager des faits sans aucune obscurité. Les écrivains spéciaux ne sont cependant pas d'accord à cet égard. Ils ne varient pas sur la nature même de l'événement, ce qui ne serait guère possible ; mais il y a entre eux des divergences qui portent sur le plus ou sur le moins. Feuquières, un des auteurs les plus autorisés en cette matière, définit la *bataille* : Un choc exécuté, ou du moins possible, de deux armées développées. Il ne reconnaît de *bataille* que quand une armée peut se déployer et en choquer une autre de tout son front. Cette théorie est la négation complète de l'ordre oblique, une des plus savantes créations de l'art militaire. Avant Feuquières, Brantôme, voulant donner l'idée d'une *bataille*, avait dit : *Là où l'artillerie joue, là où les deux grands chefs souverains (les généraux en chef) y sont en personne et en armes, là où l'on combat si bien que l'une des avant-gardes (première ligne) est défaite et en route (en déroute), cela se peut dire bataille*. On sent ce qu'une telle définition a de vide et d'incomplet ; nous dirons donc, avec les écrivains militaires les plus compétents et les plus modernes : « Une *bataille* est une grande action de guerre ; c'est un combat d'armée conduit, en tout ou en partie, par son général en chef, toutes ou presque toutes les armes ayant agi, tous ou la plupart des corps ayant donné ou reçu le choc, et l'un des deux partis ayant eu un avantage sur l'autre. »

Quelle est l'origine de ces luttes qui ont ensanglanté toutes les époques de l'histoire ? Il ne faut pas la chercher ailleurs que dans l'esprit de jalousie, de rivalité, d'ambition, qui tend sans cesse à armer les hommes les uns contre les autres. Les premières *batailles* ne furent sans doute que des combats où la force des bras décida seule du succès, et auxquels l'art demeura tout à fait étranger ; puis on appela à son aide des armes grossières, telles que des bâtons ou des frondes, et ce n'est que lorsque le nombre des combattants prescrivait de les diviser par troupes distinctes, mais obéissant à une seule impulsion, que put naître l'idée des opérations stratégiques. La rage de s'entre-tuer est, on peut le dire, aussi ancienne que le monde ; car, sans parler de Caïn, qui a laissé une trop mauvaise réputation pour qu'il puisse servir d'autorité, nous voyons, au temps d'Abraham, le roi Chodorlahomor s'emparer de Sodome et en emmener prisonniers les habitants, parmi lesquels se trouvait Loth. Heureusement que l'oncle de ce dernier, Abraham, à la tête de ses serviteurs, se mit à la poursuite du roi des Elamites (Persans) et tailla son armée en pièces. Toutefois, dans ces temps primitifs, il n'y a aucune *bataille* qui mérite de fixer notre attention, et il faut arriver jusqu'aux véritables époques historiques avant de rencontrer quelques faits pouvant servir de documents.

— *Des batailles dans l'antiquité*. La plus ancienne *bataille* dont il nous soit parvenu une relation circonstanciée est celle de Thymbrée (548 av. J.-C.), décrite par Xénophon. L'art de la guerre était alors dans son enfance, et, malgré les succès de Cyrus, il est permis de

douter qu'il ait connu ou même pressenti les principes d'une véritable tactique, dont nous ne trouverons les éléments que chez les Grecs, et la perfection que dans Annibal, jusqu'à ce que César porte à son comble l'art militaire des anciens, en appelant à son secours les mouvements stratégiques. Hérodote, Thucydide, Xénophon et Polybe nous fournissent sur la guerre d'excellents préceptes ; mais ils nous instruisent surtout par les exemples qu'ils mettent sous nos yeux, et c'est avec eux que nous allons rapidement passer en revue les principales *batailles* de l'antiquité.

Lorsqu'on vit éclater la glorieuse lutte des Grecs contre les Perses, cent mille fantassins et dix mille cavaliers se précipitèrent sur l'Attique, commandés par Datis. Miltiade, campé à Marathon avec dix mille Athéniens seulement et mille Platéens, engagea audacieusement la lutte avec les Perses. Il est difficile de se faire une idée de l'ordre de *bataille* qui présida à la disposition de chaque armée ; mais il est probable que les Grecs et les Perses s'aborderent sur toute l'étendue de leur front respectif, car, tandis que les deux ailes de Datis étaient enfoncées et mises en désordre, son centre faisait plier et reculer celui des Grecs. Alors les deux ailes victorieuses se rabattirent sur ce point et fixèrent le sort de la journée. Toutefois, à travers le voile dont Hérodote a enveloppé ses récits, on peut distinguer cette vérité, c'est que les Grecs durent moins la victoire à la supériorité de leurs dispositions qu'à leur vigueur corporelle, et surtout à leur esprit de patriotisme, à leur amour de la liberté, sentiments tout à fait inconnus aux peuples efféminés de l'Asie.

Epaminondas fut peut-être, de tous les capitaines grecs, celui qui fit faire le plus grand pas à la science militaire, en créant l'ordre oblique, dont nos temps modernes nous offrent de si nombreuses imitations. A Leuctres, il n'avait pas sept mille hommes à opposer à onze mille ennemis, et ceux-ci étaient des Lacédémoniens. Le héros thébain imagina alors de porter l'élite de ses forces sur un point de la ligne ennemie ; il renforça sa gauche en doublant la phalange à sa droite et à son centre ; puis, refusant subitement sa droite ainsi affaiblie, il fit avancer sa gauche, à laquelle rien ne put résister, déborda et enfonça complètement l'aile droite des Spartiates. A Mantinée, il exécuta la même manœuvre, en la modifiant suivant les exigences de la position : il obtint le même succès, mais il le paya de sa vie. Les *batailles* d'Alexandre révèlent une rare intelligence de la guerre. A la *bataille* d'Issus, dont il faut lire surtout le récit dans Arrien, le conquérant macédonien, mettant à profit la tactique d'Epaminondas, déborda l'aile gauche des Perses à la tête de son aile droite, l'enfonça et se rabat ensuite sur les Grecs à la solde de Darius, qu'il prend en flanc et dont il fait un épouvantable carnage. A Arbèles, même mouvement : au lieu d'aborder l'ennemi de front, ce qui l'eût infailliblement amené à être enveloppé par la multitude des Perses, il forma en coin l'élite de sa cavalerie, qu'il réunit à sa redoutable phalange, et, à la tête de cette troupe irrésistible, il se jeta sur l'aile gauche des ennemis, qu'il mit en fuite, et revint en toute hâte dégager sa gauche, que Darius avait débordée et menaçait d'enfoncer. Contre Porus, il employa encore la même manœuvre : il se garda bien d'aborder le centre de l'ennemi, que couvraient les éléphants ; il se jeta avec l'élite de sa cavalerie sur la gauche du roi indien, gagna ses derrières, et, faisant alors donner sa phalange, enveloppa Porus et l'écrasa complètement. Pyrrhus, formé à l'école d'Alexandre, employa sa tactique, et c'est à cela qu'il dut les victoires qu'il remporta sur les Romains. C'est dans les guerres de cette époque, et surtout dans celle qu'il soutint contre Pyrrhus, que ce peuple, auquel était réservé l'empire du monde, puisa les premiers perfectionnements de l'art militaire. Nous trouvons déjà, en effet, comme le fait justement remarquer Polybe, des ordres de *bataille* bien raisonnés, des diversions habilement combinées, des positions choisies pour les armées qui devaient y combattre ; et enfin l'emploi des réserves, qui, depuis, a décidé du sort de tant de *batailles*. Mais les Romains étaient encore trop neufs dans l'application de ces principes, pour pouvoir les opposer victorieusement au génie d'Annibal, le plus grand homme de guerre de l'antiquité. Et cependant cet immortel capitaine ne triompha, à vrai dire, que par l'emploi de deux manœuvres, et il est étonnant que l'expérience n'ait pas fait trouver aux Romains le moyen d'en prévenir les redoutables effets. La première de ces manœuvres consistait à profiter de la supériorité de sa cavalerie numide, pour tourner les ailes de l'ennemi ; la seconde, à profiter des accidents du terrain pour cacher une partie de ses forces, qui, pendant l'action, tombait sur les derrières de l'armée, qu'il abordait de front. Mais on a beau se mettre en garde contre une mesure habile, employée par un homme supérieur qui sait la modifier suivant les circonstances, on en est presque toujours la victime. Ainsi, à la *bataille* du Tésin, l'armée de Scipion fut tournée par la cavalerie numide et enfoncée de toutes parts. A la Trébie et à Trasimène, ce furent des embuscades qui décidèrent la perte des Romains. A Cannes, Annibal enfonça l'aile gauche des ennemis après l'avoir débordée, lance à sa poursuite

ses infatigables Numides, et revient tomber, avec le reste de sa cavalerie, sur les derrières de l'infanterie romaine, dont il jonche le champ de *bataille*. A Zama, dont l'ordre de *bataille* nous a été conservé par Tite-Live, Polybe et Appien, Annibal vit se tourner contre lui l'arme redoutable qui lui avait servi à remporter toutes ses victoires : la cavalerie numide avait pris le parti de ses ennemis, et c'est pour la contenir qu'il mit son infanterie en ordre profond, sur trois lignes assez espacées pour que le désordre de l'une ne pût pas entraîner l'autre. La lutte fut terrible ; mais, malgré la prévoyance d'Annibal, les Numides parvinrent à culbuter ses deux ailes et vinrent assaillir sa troisième ligne par derrière, ce qui décida la défaite du héros carthaginois. Après avoir vaincu Annibal, Rome n'eut plus à redouter le sort des armes, et elle ne rencontra pour ainsi dire plus d'obstacles à la conquête du monde.

César, par ses marches rapides, ses mouvements savamment combinés, inaugura la véritable science stratégique dans la Gaule, où il forma des troupes auxquelles les soldats romains eux-mêmes allaient être incapables de résister, comme on le vit bientôt à Pharsale. Pompée, qui avait cinquante mille hommes d'infanterie et sept mille de cavalerie, chercha à déborder César, qui ne pouvait lui opposer que vingt-deux mille fantassins et mille cavaliers. Mais c'étaient les restes de ces vaillantes légions qui avaient vaincu la Gaule. César disposa ses troupes de manière à présenter un front aussi étendu que celui de son adversaire ; il renforça sa droite, où il jugea que Pompée allait diriger ses efforts, puis, pour couvrir son flanc, que menaçait d'envelopper la cavalerie, il y plaça six cohortes composées de vieux légionnaires, auxquels il recommanda de frapper l'ennemi au visage. Ce sont ces cohortes qui décidèrent la victoire en mettant en fuite les jeunes et brillants cavaliers de Pompée.

Nous nous arrêterons à César, dans cette revue rapide des grandes *batailles* de l'antiquité. Au point de vue de la science et du progrès de l'art militaire, le vainqueur de Pompée est le point culminant des temps anciens. Déjà la pensée du chef, comme une intelligence surnatuelle, présida à tous les mouvements, domina toutes les volontés, dirigea tous les efforts, et décida presque seule du succès, tandis que, dans les premières *batailles*, on se choquait, on s'abordait sur toute la ligne ; le courage individuel et la force matérielle jouaient le principal rôle. Puis on choisit son terrain, on chercha un secours dans les obstacles naturels, on prit des dispositions ; mais on n'en était cependant qu'aux rudiments de la science, le chef était obligé de payer de sa personne pour animer ses soldats, et si Alexandre eût été porté, faible et souffrant, sur un brancard, comme le maréchal de Saxe à Fontenoy, il eût été rejeté dans les flots du Granique. Les auteurs didactiques du temps, tels qu'Onosander et Végèce, formulent des principes qui ne dépassent pas le niveau de la science de leur temps. Quelques-uns, néanmoins, sont remarquables, tels que ceux qui défendent au général en chef d'exposer des jours d'où dépend souvent le salut de l'armée, qui prescrivent d'avoir non-seulement une réserve qui puisse porter du secours sur les points menacés, mais encore un corps séparé, placé à quelque distance du champ de *bataille*, et dont l'arrivée subite décide la victoire. Mais beaucoup d'autres nous semblent aujourd'hui par trop naïfs et même puérils. Il nous paraît bien difficile de trouver profonds les conseils que donne Végèce pour livrer avantageusement *bataille* : « C'est, dit-il, quand l'ennemi est fatigué par une longue marche, divisé par le passage d'une rivière, engagé dans des marais, occupé à gravir des rochers, dispersé dans la campagne, ou dormant avec sécurité dans son camp. » C'était, sans doute, à une leçon de ce genre qu'avait assisté Annibal, lorsqu'il dit à quelques personnes émerveillées du talent d'un rhéteur pédant, qui n'avait pas craint de parler d'art militaire devant le vainqueur de Cannes : « Je n'ai jamais entendu radoter si savamment et si longtemps. »

— *Des batailles au moyen âge*. Ici, l'art militaire semble avoir reculé ; ce n'est plus que l'élan des soldats, la force aveugle et irrésistible qui fixe la victoire. Les traditions d'Annibal et de César ont péri dans l'immense cataclysme qui a englouti l'ancien monde. On dirait que tout est à recommencer. L'ère sanglante du moyen âge s'ouvre par la *bataille* de Châlons, où fut vaincu Attila. Jornandès et Cassiodore, qui ont écrit l'histoire de ce temps, ne nous transmettent que des détails fort incomplets sur un événement si mémorable. Il paraît néanmoins que chacune des deux armées était partagée en trois masses immenses, qui marchaient de front ; on commençait par se lancer des flèches et des javalots, puis l'infanterie et la cavalerie s'aborderent, se mêlèrent, et l'on combattit corps à corps. A la *bataille* de Poitiers, où Charles Martel sauva la chrétienté, l'action générale, sur laquelle nous ne possédons également que des renseignements fort incomplets, s'engagea après quelques escarmouches. Les Français n'étaient que trente mille, formés en épais bataillons et couverts de fer ; les Sarrasins combattaient par petites troupes et en désordre, écoutant plutôt leur courage que la voix de la discipline.

L'ensemble de leur immense armée formait un vaste parallélogramme, où l'on remarquait surtout deux lignes profondes, l'une de cavaliers et l'autre d'archers, qui furent enfoncées par les soldats de Charles, auxquels il ne cessait de crier : « Soldats du Christ, frappez de la pointe, frappez de la pointe ! » Électrisés par l'exemple de leur chef, qui conquit là son glorieux surnom, les Français jonchèrent le champ de *bataille* de quatre cent mille Sarrasins, suivant quelques auteurs. Ce chiffre nous paraît singulièrement exagéré : Mézeray n'élève pas à plus de cent mille hommes toute l'armée d'Abderrame.

Avec le régime féodal, naquit un autre état de choses, qui amena une nouvelle organisation des armées et nécessita d'autres manières de combattre. La cavalerie se composa uniquement de la noblesse et forma la principale, disons plutôt la seule force des armées. Quant à l'infanterie, son rôle se trouva complètement effacé. C'est inutilement que l'on chercherait, à cette époque de barbarie, quelques traces des ordres de *bataille* de l'ancienne Grèce et des beaux temps de Rome ; tout dépendit de la force matérielle, du courage aveugle ; l'art militaire parut retrograder jusqu'au point où il était avant Marathon. Toutes les *batailles* livrées par les croisés ne furent que d'effroyables mêlées, où les Orientaux n'obéissaient qu'à un ardeur bouillante et sans frein, et les chrétiens à une exaltation de sentiments qui leur faisait voir partout des miracles opérés en leur faveur.

A Bouvines, les deux armées, divisées chacune en ailes et en centre, s'aborderent sur toute l'étendue de leur front, et l'on vit les deux chefs, Philippe et Othon, combattre comme de simples chevaliers. On y admira également les exploits de ce scrupuleux évêque de Beauvais, qui assomma les ennemis avec sa masse d'armes, pour se conformer aux canons de l'Eglise, qui défendent aux prêtres de verser le sang humain. A partir de cette époque, l'art militaire, qui semblait s'être quelque peu relevé depuis Louis VI, retomba dans la décadence jusqu'à la *bataille* de Crécy. On en retrouve alors quelques vestiges chez les Anglais, car Edouard choisit une excellente position, s'y fortifia, et fit expier aux Français, par un désastre éclatant, leur aveugle impétuosité et leur folle présomption. A Poitiers et à Azincourt, les mêmes fautes amenèrent les mêmes résultats. Il était évident que la noblesse, sans parler de son incorrigible esprit d'indiscipline, était impuissante à remplacer toutes les armes qui doivent concourir au succès d'une *bataille*. L'absence, ou plutôt l'inutilité de l'infanterie, se faisait déplorablement ressentir ; car elle a toujours été la base, le fondement d'une armée. Il était réservé aux Suisses de la remettre en honneur. Après les avoir vus triompher à Morgarten et à Sempach, de tous les efforts de la puissante maison d'Autriche ; à Granson et à Morat, des brillants chevaliers qui suivaient Charles le Téméraire, tout couverts d'or et d'acier, on commença à comprendre que l'arme de l'infanterie, jusque-là si dédaignée, était un des éléments nécessaires de la *bataille*. L'invention de la poudre acheva d'amodirer le rôle de la chevalerie et lui porta un coup mortel, en rendant inutiles les pesantes armures de fer, et en donnant à l'intelligence la supériorité sur le courage aveugle, qui n'est souvent que le produit de la force physique. Alors les piques, les hallebardes et les pertuisanes disparurent, pour faire place aux arquebuses, aux mousquets et aux fusils.

Comme Onosander et Végèce, l'empereur Léon, qui appartient au moyen âge, a écrit sur l'art militaire et a consacré, mais avec une plus ample connaissance de la matière, plusieurs chapitres ou *Institutions* à l'objet qui nous occupe. Au reste, ses principes et les conseils qu'il adresse aux généraux ne présentent rien de véritablement remarquable. L'étude approfondie d'une seule *bataille* d'Annibal, de César, de Turenne, de Frédéric ou de Napoléon, en apprendra plus à un homme du métier que tous les traités didactiques du monde.

— *Des batailles dans les temps modernes*. L'art militaire moderne débute à peu près comme finit celui du moyen âge. La *bataille* de Fornoue ne fut qu'une indécidable mêlée, où l'on combattit corps à corps et sans observer aucune règle. A Ravennes, Gaston de Foix prit d'habiles dispositions, qui annonçaient un grand capitaine ; malheureusement, ce jeune prince périt dans la *bataille*, à peine âgé de vingt-trois ans. François I^{er} n'eut aucune des qualités du véritable général ; ce ne fut qu'un bouillant et chevaleresque batailleur. Ce ne furent point ses dispositions qui vainquirent les Suisses à Marignan, mais son artillerie. A Pavie, il se précipita dans la plaine entre les impériaux et son artillerie qui les foudroyait, et que son intempestive ardeur réduisit au silence. Jusqu'à la fin du XVI^e siècle, on ne remarque aucun progrès dans l'art de la guerre. A l'occasion des *batailles* que se livrèrent mutuellement les Français et les Espagnols ; il faut arriver jusqu'au vainqueur d'Arques et d'Ivry, pour constater une véritable renaissance de la science militaire. A Coutras, à Arques, à Ivry, Henri de Navarre remporta la victoire, grâce à de savantes dispositions, sur un ennemi qui lui était très-supérieur en forces. Ses ordres de *bataille* étaient infiniment plus